

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 35 (1897)
Heft: 51

Artikel: A propos de Davel : les deux glaives. - Le bourreau de Moudon
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196605>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne. Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES :

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

AVIS. — Les nouveaux abonnés pour l'année
1898 recevront gratuitement le journal du-
rant le mois de décembre.

Nous prions les abonnés auxquels notre jour-
nal n'est pas distribué régulièrement de bien
vouloir nous en avvertir immédiatement. Il ne
nous est pas possible de remédier aux irrégu-
larités qui peuvent se commettre, sans en être
informés.

Buveurs malgré eux.

On entend très fréquemment des négociants
en gros et demi-gros, visitant chaque jour la
clientèle pour le placement de vins ou de li-
queurs, se plaindre de l'obligation où ils se
trouvent de prendre une consommation dans
chacun des établissements où ils vont offrir
leur marchandise. Ce fait constitue pour eux
une déplorable nécessité professionnelle dont
souffre leur estomac fatigué par l'absorption
quotidienne et répétée de spiritueux variés.

En France, plusieurs de ces négociants ont
exposé leurs justes griefs au *Moniteur vinicole*,
en le suppliant de lui trouver quelque moyen,
quelque truc, leur permettant de se soustraire
à cet alcoolisme obligatoire. Ce journal, assez
embarrassé de leur fournir le remède qu'ils
sollicitent, publie à ce sujet un long article au-
quel nous empruntons les passages suivants :

Il est des gens qui ne boivent que parce qu'ils y
sont contraints. En vain réagissent-ils de toute leur
puissance pour arriver à modérer leur excès; il
leur faut ajouter à toute heure un contingent nou-
veau au flot qui les submerge. La rasade est forcée.
Ce sont les buveurs malgré eux.

Suivez-les à la piste le matin, quand, sortis de
bonne heure, ils vont d'un pas rapide, ne s'arrêtant
que pour entrer chez les marchands de vins. Là,
debout devant le comptoir, on les voit trinquant avec
le patron et vidant leur verre une fois, deux fois et
trois fois, recommençant à chaque étape. Ici, c'est
du vin, là, c'est du vermouth, plus loin, c'est de
l'absinthe, partout c'est de l'alcool. Tout cela se
prend pêle-mêle, au gré des circonstances, au dé-
triment de l'estomac et du cerveau. Et nul moyen
de s'y soustraire. Le placement des marchandises
est à ce prix.

Si le négociant, qui offre sa marchandise dans ces
établissements, n'avait les prémices des liquides
qu'il veut écoulé, il n'en vendrait pas un tonneau,
pas une caisse, pas une bouteille. « Il n'en boit pas,
c'est de la drogue, » dirait le client; et bientôt il
aurait quitté son sobre fournisseur pour un autre
moins chic de faire honneur à son article.

Ah! s'il pouvait échapper à ce dilemme tyrannique!
Mais « il n'y a pas, » comme on dit vulgairement, il
faut boire, sinon l'autre viendra : « Ote-toi de là que
je m'y mette ».

Pour pouvoir tout concilier, l'intérêt des affaires
et la santé, il faudrait boire sans boire, ou plutôt
avoir l'air de boire et ne pas boire. Il faudrait là
quelque chose, un réceptif pour y déposer le trop
plein... avant boire. N'existerait-il pas, en ce siècle
de merveilles, un Edison pour inventer cet appareil
sauveur?... Une poire en caoutchouc dissimulée
dans sa poche... un double estomac sous le paletot.
Ce serait facile; on pourrait loger le tuyau sous
son gilet...

Oui, mais... l'entonnoir? Car il en faut un pour
déverser le liquide! Comment le dissimuler? A
moins de le rendre invisible, on ne voit pas le
moyen, et cette solution n'est pas dans l'ordre des
possibilités.

Reconnaitrons-nous donc notre impuissance à
fournir à nos malheureux correspondants un pro-
cédé quelconque? En aucune façon. Nous les invi-
tons seulement à chercher dans une autre voie.
Formez, leur dirons-nous, un syndicat de buveurs
malgré eux; entendez-vous, engagez-vous par un
pacte formel, à ne plus boire chez les débitants
qu'un verre sur trois visites. Tenez-vous-y stricte-
ment. Ce serait toujours une diminution notable et
suffisante pour le moment; une première brèche
dans la tyrannie insupportable de l'habitude, en at-
tendant la seconde. Ce serait comme une mesure
transitoire qu'accepteraient les débitants, afin de
faciliter le règne de la liberté où chacun pourra
boire à son gré, ni plus ni moins, l'alcoolisme ces-
sant d'être obligatoire pour ceux qui desirent fran-
chement s'y soustraire.

A propos de Davel.

Les deux glaives. — Le bourreau de Moudon.

On sait que les deux glaives du bourreau
qui ont été déposés, en 1875, au musée de Lau-
sanne, sont un héritage de la domination ber-
noise.

Sur les lames de ces instruments sont gra-
vées des inscriptions en langue allemande, en
partie effacées par la maladresse d'un aigu-
seur.

L'une de ces inscriptions est ainsi conçue :

« Hute dich Thue Kein Böses nicht Wilst u
entflehen dem Gericht. »

Prends garde d'éviter le mal si tu veux échapper
au jugement ou à la Justice.

Sur l'autre glaive on lit :

« O Ihr Menschen Kinder Ach Ihr freche Sün-
der... »

« Und fallet God zu füßs sönt Ihr mit dissem
schwert dahin gerichtet verdet. »

« Diesses schwert ist gewetzt und ich dar
zu gesetzt, von Gott und obrigkeit zu straffen
böse leüt. »

O vous enfants des hommes... humiliez-vous
devant Dieu, sinon vous serez punis par ce
glaive.

Ce glaive est destiné aux méchants et je suis
établi par Dieu et le souverain pour les punir.

L'un de ces instruments est celui qui tran-
cha la tête du major Davel... de par Dieu et le
souverain.

Lequel est-ce des deux? C'est ce que per-
sonne ne pourra nous dire.

Il est toutefois un détail, de peu d'import-
tance sans doute, mais que nous devrions ce-
pendant connaître, aujourd'hui surtout, que
chacun s'est fait un culte de rechercher les
plus petits traits de la vie du martyr de notre
indépendance.

Ce détail, ce petit renseignement, a échappé
ou peut-être même a été éludé par toutes les
personnes qui ont écrit la biographie de Davel :
le voici en quelques mots :

Chaque fois que j'examine le tableau de
Gleyre, représentant notre héros adressant, le
jour de son exécution, à la foule assemblée

à Vidy, les touchantes paroles que nous con-
naissions, « mes yeux se reportent involontai-
rement sur la physionomie rébarbative de cet
homme placé derrière le major et qui cher-
che à dissimuler dans son long manteau rouge,
ce schwert... instrument sacré de Dieu »,
comme le prétendaient les Bernois.

Je me suis maintes fois demandé : Quel est
le nom de cet homme? Quel est-il?...

Nous connaissons les noms des deux pas-
teurs qui ont assisté Davel à ses derniers mo-
ments; ne pourrions-nous donc pas savoir le
nom de celui qui a eu l'insigne honneur de
mettre à exécution l'arrêt du tribunal de la
rue de Bourg?

Dans un article publié il y a quelque temps
par le *Nouveliste Vaudois* et dans lequel on
faisait remarquer que les strophes trouvées à
Vidy le lendemain de l'exécution avaient été
tirées presque mot pour mot de la *Princesse
d'Elide* de Molière, il était dit expressément
ceci : « Lorsque le bourreau de Moudon eut
tranché la tête de Davel, etc. »

Or, pour ma part, je doute beaucoup que ce
soit le bourreau de Moudon qui ait exécuté
Davel; je serais plutôt porté à croire que c'est
celui qui fonctionnait auprès de la Cour crimi-
nelle de Lausanne qui a été chargé de cette
triste besogne.

En effet, et bien que l'on ne retrouve nulle
part la preuve qu'il y ait eu, sous la domination
bernoise, un ou plusieurs bourreaux pour le
Pays de Vaud, on peut cependant inférer, des
diverses lois et ordonnances de l'époque, qu'il
y en avait au moins un auprès des Cours crimi-
nelles qui fonctionnaient dans chaque bail-
lage.

Un seul exécuteur pour tout le Pays de Vaud
aurait certes eu trop à faire, car au siècle passé
la peine de mort était très souvent appliquée ;
il n'y a du reste qu'à ouvrir les divers coutu-
miers, les lois consistoriales, le Plaiet général et
autres ordonnances pour avoir une idée de la
multiplicité des délits qui étaient réprimés par
la pendaison, la décapitation, la noyade, etc.

Jusqu'à preuve du contraire, nous croyons
donc que l'assertion du *Nouveliste* n'est pas
exacte et nous serions très heureux s'il nous
disait où il a puisé ce renseignement que nous
nous permettons de mettre en doute. C. T.

Nous devons faire remarquer à notre cor-
respondant, qu'en ce qui concerne le bour-
reau de Moudon, l'assertion du *Nouveliste* est
parfaitement fondée.

Voici ce que dit à ce sujet M. Juste Olivier,
dans la belle et intéressante étude qu'il a con-
sacrée à Davel :

... Sommé de demander pardon de son crime à
Dieu et à l'autorité, Davel déclara n'avoir à ce sujet
aucun repentir.

Cela fait, il se déshabilla avec autant de sang-froid
que si c'eût été pour se mettre au lit. Il alla gaiement
se placer sur le siège qui l'attendait. Les ministres
qui l'avaient accompagné lui firent leurs derniers
adieux. Au même instant, on lui couvrit les yeux
d'un bonnet et l'exécuteur lui enleva, en un clin
d'œil, la tête de dessus les épaules.

C'est le bourreau de Moudon que Berne avait chargé de cet office (dérision involontaire ! Moudon, l'ancienne et libre capitale du Pays de Vaud !).

La vengeance du gazier.

— C'est-y pas dégoûtant, ces riches ! ça a hôtel, domestiques en livrées, ça roule carrosse et ça donnerait même pas une pièce de quarante sous à un pauvre « employé » qui leur met le gaz toute l'année, si c'est pas...

— Qu'avez-vous donc à parler tout seul ?

C'est le concierge de l'hôtel de N... qui, attiré par le monologue expressif du gazier, lui adresse cette question.

— « Ce que j'ai ! ah ! Dieu de Dieu ! ce que j'ai ? mais c'est votre rat de patron... »

— Monsieur le baron ?

— Oui... Monsieur le baron, puisque baron il y a... eh bien ! vrai, il n'est que ça à faire, votre baron ; tenez je vous fais juge. Moi, je suis un bon père de famille, voilà quinze ans que je suis au Gaz, jamais un reproche, vous savez pour ça, pas un supérieur qui vous dira le contraire, c'est moi qui, toute l'année, suis chargé de vérifier les branchements, les compteurs, etc..., j'ouvre le robinet de M. le baron, quand il arrive à Paris, je le lui ferme quand il s'en va, enfin je suis le gazier, quoi ! Eh bien ! voilà, comme tout le monde à cette époque-ci, je viens souhaiter la bonne année... vous comprenez, n'est-ce pas ?... Donc, tout à l'heure j'arrive, je sonne, un grand diable de domestique vient m'ouvrir et... je lui débite en souriant ma petite affaire. Après m'avoir écouté, droit comme un piquet, le larbin, sans me répondre, s'en va prévenir son maître ; jusque-là c'est bon, je ne dis rien ; mais, voilà-t-il pas que votre baron, que le ciel confonde, ne s'amène pas lui-même comme une furie en s'écriant : « Je ne donne rien ! entendez-vous, rien, rien ! comment, chaque fois qu'il y a un petit accroc à mon éclairage, l'employé du gaz me répond invariablement : Voyez le plombier ; eh bien ! mon cher monsieur, je vois le plombier, en effet, et c'est lui, lui, comprenez-vous, qui aura les étrennes que vous osez me demander. » Là-dessus, il me flanque à la porte. Non, c'est-y pas dégoûtant, je vous demande, un baron argumenter sur des mots ; faire des sâletés comme ça ! Non ; mais dites ?...

— M'en parlez pas, répond comme un écho le portier, ces riches, c'est sans pitié pour le pauvre peuple ! Quand je pense que ce soir, ici-même, M. le baron donne une fête, sûrement qui va lui coûter plusieurs milliers de francs, et qu'il vient de vous refuser une petite étrenne de rien, si c'est pas épouvantable !

— Ah ! ce soir, il y a une fête ?

— Je vous crois, depuis trois jours, les tapissiers bouleversent la maison, c'est un va-et-vient continu, le buffet est confié à Potel, et tenez, rien que pour vous donner une idée, il y aura pour douze cents francs de fleurs.

— Douze cents francs !

— Ah ! si vous voyiez ça, c'est un ruissellement de lumière !...

— De lumière ? de gaz !...

— Ah ! pour ça, M. le baron fait bien les choses, le champagne coulé à flots jusque dans l'office et... dans ma loge les... mais qu'avez-vous ? vous ne m'écoutez plus ?...

— Pardon, je suis pressé, je suis en retard, je...

Et l'employé s'en va en murmurant : « Une fête... un ruissellement de lumière... le gaz !... le gaz !... le gaz !... »

Le bal du baron de N... bat son plein. Il est deux heures du matin, dans les salons danseurs et danseuses enivrés par une valse entraînante se pressent en foule, les couples s'enlacent, se croisent, c'est un envollement de jupes bleues, roses, blanches, un frou-frou ininterrompu de soie, un scintillement de bijoux, de paillettes ; l'air tiède est embaumé par le parfum capiteux des fleurs splendides et rares qui enguirlandent les murs ; dans les boudoirs, quelques groupes de gens, prétendus raisonnables, tripotent « le carton », tandis qu'au buffet, c'est une cohue bigarrée, chatoyante, un remous halétant ; partout enfin, c'est un épanouissement de bonheur, de plaisirs fous.

Soudain, sans aucune transition, sans que rien, une seconde auparavant, le fasse prévoir, les becs de gaz, tous d'un seul coup, s'éteignent, l'hôtel est livré aux ténèbres.

Le premier moment de stupeur passé, chacun croyant à une plaisanterie, éclate de rire.

Cependant le baron, plus qu'étonné, appelle son maître d'hôtel qui, à son tour, appelle successivement tous les domestiques, afin d'avoir l'explication de l'étrange phénomène. Personne ne put dire le mot de cette énigme.

Ma foi, les invités commencent à murmurer, la plaisanterie dure trop. Eperdu, le baron court de droite et de gauche :

« Mais que veut dire cela ? c'est à devenir fou ! » s'écrie-t-il à tout instant.

On essaye de rallumer les lustres, vains efforts ! l'allumette se consume sans qu'un atome de gaz ne s'enflamme.

C'est un sortilège !

On se meut dans le noir, la musique s'est tue, une terrible panique flotte dans l'air, l'effroi s'empare de la foule, de nombreuses personnes se précipitent vers les vestiaires ; mais, là aussi, l'obscurité est des plus complètes.

Enfin, de guerre lasse, on renonce à l'éclairage au gaz ; que faire ? où réclamer ? on est en pleine nuit ! on allume alors les quelques lampes, rares, hélas ! dans une maison où l'on a coutume de se passer de leur secours, on réquisitionne toutes les bougies que l'on peut trouver ; mais elles-mêmes viennent à manquer.

C'est un désarroi général, une déroute complète, les invités s'en vont, les uns en maugréant, d'autres se fâchent, quelques-uns étouffent un fou rire ironique, tandis qu'une voix s'élève et s'écrie, résumant la situation : « Pour un sale tour, c'en est un ! »

Oh oui ! c'est un sale tour, et le pauvre baron, tout le monde parti, désolé, stupéfié, reste seul à contempler, à la lueur de veilleuse d'une petite lampe à pétrole, le spectacle navrant de la salle de bal déserte et de son buffet à peine entamé étalant tristement ses splendeurs désormais inutiles !...

Le lendemain au jour, le premier soin du baron de N... est d'envoyer chercher son plombier.

— « Ceci n'est pas de mon ressort, c'est la prise du gaz qui est fermée, voyez le gazier, » lui dit celui-ci après un examen rapide.

Voir le gazier ! il se souvient maintenant ! Cet honnête employé est venu la veille lui souhaiter la bonne année et... il l'a mis à la porte.

L'explication du phénomène, le mot de l'énigme, le voilà ! Cette prise fermée c'est... *La vengeance du gazier !*

FREDERIC BERTHOLD.

Lo pandoure et la tâtra.

On espèce de pandoure avâi la nortse po allâ râocanâ decé, delé, oquié à medzi. N'étaî pas pi onna crouie dzein ; l'étaî ion dé cliâo lulus qu'ont lè coutès veries ein long et qu'amont mi vivrè dè l'air dâo teimps que d'allâ affanâ onna dzornâ. N'allâvè diéro demandâ la remonna âi z'homme, po cein que lo remâofâvont adé dè cein que la tsaropiondze lo tegnâi dinse ; mâ tâtivè dè trovâ lè fennès solettès à l'hotò, et coumeint l'étaî prâo minâmor et que lè savâi totè et iena per dessus, lè fennès s'amusavont à lo fèrè djazâ et lâi baillivont on pou à catson dè l'âo z'homme.

Quand l'est que lè dzeins aviont fé âo for on étaî quasu sù dè lo vairè arrevâ po tatsi d'avâi on bocon dè tâtra, kâ l'amâvè tant que l'ein arâi prâo rupâ onna demi-pousa.

On dzo que la syndiqua vègnâi d'einfornâ, l'étaî à l'hotò que le doutavè lè tâtra dè dessus lè folhiès po lè mettrè su lo foncet, quand noutron gaillâ arrevè

— Bondzo à ti, se fâ, sein pi criâ : A-te caupon ?

— Ah ! vo z'êtès que ? que lâi fâ la syndiqua ; que ditès-vo dè bon ?

— Holâ, ma bouna fenna, on n'a pas tant dinâ vouâ ; on cheint lè rattès que sè corattont ; se vo z'avîâ la bontâ dè mè baillî on bocon dè kegno, mè farâi bin plési.

Lâi avâi su la trablia duè tâtrès, iena âi prommès et l'atra âi premiaux.

— Dè quinna volliâi-vo ? que lâi fâ la fenna.

— Eh bin vouaïque ! se reponde lo vilho co-

cardier, hiai su z'allâ tsi la dzudze, et m'ein a bailli dâi duès...

Bonaparte écolier.

M. Arthur Chuquet, l'auteur des belles études sur les guerres de la révolution française, publie actuellement une histoire de Bonaparte, dont on fait de grands éloges. Le premier volume, qui vient de paraître, est consacré à l'école de Brienne où le jeune Bonaparte fit ses premières études — Nous empruntons les intéressants détails qui suivent au compte-rendu que le XIX^e Siècle fait de cet ouvrage, sous la signature André Balz :

Nous savions déjà, avant l'apparition du livre de M. Chuquet, ce qu'étaient Brienne et les écoles militaires établies à la fin du XVIII^e siècle pour la pauvre noblesse de province, que sa pauvreté même éloignait de plus en plus du service du roi. Ces écoles ne pouvaient être appelées « militaires » que par destination, puisqu'on y recevait les enfants à l'âge de huit ou neuf ans et qu'on n'exigeait d'eux à l'entrée, pour toutes preuves de capacité, que de savoir lire et écrire. Encore n'était-on pas toujours intraitable sur ce chapitre. L'inspecteur de ces écoles trouva un jour dans l'une d'elles un boursier du roi, nommé La Trapinière, qui avait dix-huit ans et qui ne savait pas écrire.

En pleine assemblée, l'inspecteur lui dicta ces trois lignes : « C'est avec bien de la honte, monsieur, que je suis forcé d'avouer que de tous les élèves du roi depuis la création de cet établissement, je suis le premier qui en sept années, n'ait pu parvenir à lire et à écrire couramment. » L'infortuné mit une demi-heure à tracer cette phrase. Elle fourmillait de fautes incroyables.

Avec M. Chuquet, nous pénétrons dans le régime intérieur de ces écoles ; nous suivons les élèves dans les études, dans les classes, au réfectoire, au dortoir, dans les salles de récréation. Nous connaissons les camarades de Bonaparte. Nous savons ce qu'ils sont devenus par la suite, ainsi que tous les religieux et employés de Brienne, depuis le père principal jusqu'au concierge. Nous assistons aux classes, nous savons quels auteurs on y expliquait, comment on y enseignait la géographie, l'histoire et les sciences...

Que devient à Brienne le jeune sauvageon transplanté des maquis de la Corse dans les plaines monotones de la Champagne, au milieu de petits hobereaux railleurs, indifférents ou hostiles ? Il parle péniblement le français ; il a la nostalgie de ses montagnes et de ses forêts ; il vénère Paoli comme un dieu. Et ses camarades se moquent de son accent, de sa famille et de son nom ! Et il entend ses professeurs enseigner, après 1769, que la Corse n'est pas terre française, mais pays étranger ! En fallait-il davantage pour exagérer encore son penchant à l'isolement et à la sauvagerie ?

Déjà sombre et renfermé de lui-même, quoi d'étonnant s'il cherche à éviter plus que jamais le contact de camarades qu'il déteste et qui lui rendent avec usure, mépris pour mépris ? Le principal de Brienne avait donné aux élèves de petits jardins qu'ils pouvaient cultiver à leur guise. Bonaparte emploie l'argent qu'il reçoit à entourer le sien de palissades et de piquets. Il y plante des arbrisseaux, il s'y ménage une petite tonnelle où il passait le temps de ses récréations à lire ou à rêver. Et malheur à ceux qui, par curiosité ou par malveillance, osaient le troubler dans son repos ! « Il s'élançait furieux de sa retraite pour les repousser sans s'effrayer de leur nombre. Il ne prenait aucune part aux amusements. On ne le voyait ni rire ni manifester cette joie bruyante que font éclater les écoliers lâchés dans une cour. S'il s'entretenait avec ses condisciples, c'était pour les gronder ou les désapprouver